

Dominique Torābi

La Perse de Barthélémy d'Herbelot

Lorsqu'en 1655 le voyageur Jean Thévenot se prépare à effectuer son premier voyage en Orient, il ne cache pas sa joie quand il rencontre à Rome «un gentilhomme qui s'appliquait fortement à la connaissance des choses du Levant»¹. Il s'empresse de solliciter ses conseils, reconnaissant en lui un homme d'une «habileté extraordinaire... dans le parler des langues [des Orientaux] et dans l'intelligence de leurs livres... dans leur érudition et dans la doctrine de la plupart des choses de l'Orient... où il fait connaître tant de science qu'il y a peu de personnes qui n'en restent surprises»². Ce gentilhomme si savant n'est autre que Barthélémy d'Herbelot, bibliothécaire royal, titulaire de la chaire de syriaque du Collège du Roi et au regard de la postérité, auteur de cette *Bibliothèque Orientale* qui, publiée une première fois en 1697, demeure une source constante de référence pour les orientalistes jusqu'à la fin du XIXe siècle. En 1861, on trouve encore dans un dictionnaire biographique cette mention: «L'ouvrage d'Herbelot est indispensable pour l'étude des auteurs orientaux et, comme il est unique dans son

1- Thévenot, *Voyage du Levant*, Paris, La Découverte, 1980, p.32.

2. *Ibid.*

genre il jouit encore de l'estime des gens compétents»³.

De nos jours, cet ancêtre de *l'Encyclopédie de l'Islam* n'est plus guère pratiqué, ayant été remplacé par des travaux plus modernes, et rares sont les études qui lui soient consacrées⁴: les dix-septiémistes en font fi—après tout, ce n'était ni un écrivain ni un philosophe— et les orientalistes l'enterrent dans les catacombes des savoirs dépassés. Pour notre part, ce sont les exigences d'un travail de recherche sur la Perse au XVIIe siècle qui nous ont mis dans les mains les trois in-folios de l'édition de Maestricht, publiée en 1776⁵. Une fréquentation approfondie de ce texte nous a convaincue qu'il pouvait contribuer à une meilleure connaissance de l'image que les Français de Louis XIV se faisaient de la Perse, et c'est dans cet esprit que nous avons entrepris le travail que nous présentons ici.

Il ne nous paraît pas inutile de donner quelques détails biographiques sur Barthélémy d'Herbelot; ils seront succincts, la seule source disponible étant l'éloge que Cousin, président à la Cour des Monnaies, publia dans le *Journal des Sçavans* de janvier 1696—un mois après le décès de l'orientaliste—, éloge repris dans la préface de la *Bibliothèque Orientale*. Le *Grand Dictionnaire Historique* de Moreri se contente en 1716 de résumer le texte précédent, y ajoutant quelques réflexions sur la personnalité de notre auteur.

Né à Paris en 1625 d'une «bonne famille»— peut-il en être autrement pour un intellectuel du XVIIe siècle, pour qui l'accès

3- Hæffer, *Nouvelle biographie générale*, Paris, 1861, t. XXIV, p. 283. Cité par Henry Laurens in: *Aux sources de l'orientalisme*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1978.

4. H. Laurens, outre le travail mentionné ci-dessus, a également consacré à d'Herbelot une communication intitulée «La vision de l'Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles», publiée dans: *L'Orient, Concept et Images, actes du 15^e Colloque de l'Institut de Recherches sur les Civilisations de l' Orient Moderne*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1988.

5- C'est à la bibliothèque du Majles de Téhéran que nous avons trouvé cet ouvrage, et nous saisissons l'occasion pour rendre hommage à la mémoire de Selma Moghaddam, qui présida jusqu'en 1990 aux destinées des fonds européens de cette bibliothèque, et dont les efforts éclairés contribuèrent à la remise en état des ouvrages anciens qu'ils renfermaient.

au savoir est conditionné par son origine sociale – d'Herbelot suit le cursus classique d'humanités et de philosophie, y ajoutant toutefois, détail original, l'étude des langues orientales et plus spécialement de l'hébreu. S'il faut voir là les premiers signes d'une vocation, on ne doit néanmoins pas négliger d'installer cet intérêt au cœur du courant religieux de la Contre-Réforme, alors dans toute sa vigueur: issu d'une famille catholique, d'Herbelot étudie la langue hébraïque «à dessein d'entrer dans l'intelligence du texte original des Livres de l'Ancien Testament»⁶: tout usage déviant ou sulfureux des connaissances ainsi acquises est donc banni, et c'est bien *ad majorem Dei gloriam* que d'Herbelot entreprend ses travaux. Pourtant, et très rapidement, il s'intéresse à une pratique moins livresque des langues, et nous le retrouvons en 1655 en Italie, où il sait pouvoir rencontrer de nombreux Orientaux: les ports italiens sont le carrefour de toutes les nationalités du Levant, les Arméniens y entretiennent un commerce florissant et les bibliothèques renferment des trésors de manuscrits – n'est-ce pas à Florence que les frères Raimondi créèrent la première imprimerie orientale, publiant les manuscrits déjà en leur possession? Durant un an et demi, d'Herbelot se perfectionne dans la connaissance des langues de l'Orient, devenant à Rome un tel personnage que le Cardinal Grimaldi, dont il était l'ami, n'hésite pas à l'envoyer en 1656 à Marseille accueillir la reine Christine de Suède, dont l'érudition s'enchantait du savoir de notre orientaliste.

De retour en France, il gagne l'intérêt de Fouquet, qui lui accorde une pension pour s'occuper de sa bibliothèque. A la disgrâce du Surintendant des Finances, sa réputation lui vaut de se retrouver titulaire de la charge de Secrétaire-Interprète des Langues orientales. Il effectue alors un second voyage en Italie, où il se lie avec Ferdinand II, grand-duc de Toscane. Celui-ci le persuade d'aller à Florence et, en juillet 1666, d'Herbelot s'installe dans cette ville où il restera plusieurs années, tout occupé d'orientalisme: c'est que le grand-duc lui a fait présent de toute une bibliothèque de manuscrits turcs, persans et arabes, et

6- «Eloge de Monsieur d'Herbelot», in *Bibliothèque Orientale*, p.23. Toutes nos références sont celles de l'édition de Maestricht, citée plus haut.

il se plonge dans l'étude de ces textes qui lui fourniront, plus tard, de nombreux éléments de sa *Bibliothèque Orientale*.

Il faut l'invitation expresse de Colbert pour qu'il se résigne à quitter l'Italie: pensionné par Louis XIV, il partage désormais son temps entre la Bibliothèque du Roi, où il aide Eusèbe Renaudot⁷ à rédiger la partie orientale du *Catalogue*⁸, et la chaire de syriaque du Collège du Roi, dont il est devenu titulaire en 1692. Par ailleurs, il se consacre à la rédaction d'un dictionnaire turc et persan—trois gros in-folios qui ne seront jamais publiés—et surtout à ce qui sera l'ouvrage de sa vie, cette *Bibliothèque Orientale* qu'il ne verra pas imprimée, puisqu'une maladie l'emporte en quelques jours, le 18 décembre 1695.

C'est grâce aux soins d'un autre grand orientaliste, Antoine Galland, qu'est publiée l'œuvre de d'Herbelot en 1697. Dans la copieuse introduction qui précède l'ouvrage, Galland précise que la *Bibliothèque* devait initialement être imprimée en arabe, mais, le dessein de Colbert de faire fondre des caractères arabes n'ayant pas été achevé, elle est finalement rédigée en français. Ce qu'il ne mentionne pas, c'est qu'il devait lui-même ajouter des addenda qui restèrent à l'état de manuscrits—manuscrit qu'Henry Laurens (*op. cit.*), à partir des catalogues de bibliographie allemande, a pu situer dans une bibliothèque viennoise... Par contre, un opuscule de Galland, les *Maximes et paroles remarquables des Orientaux*, paru en 1694, clôt le Supplément que l'abbé Claude Visdelou ajouta aux éditions ultérieures de l'ouvrage⁹.

Telle qu'elle se présente, la *Bibliothèque Orientale* est une véritable encyclopédie, et il suffit de parcourir l'interminable titre pour être convaincu de l'universalité des notions dont elle traite. Il s'agit d'un «Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient. Leurs histoires et traditions... leurs religions, sectes et politiques... leurs

7- L'abbé Eusèbe Renaudot (1646-1720), petit-fils de Théophraste Renaudot, fut secrétaire de Bossuet avant d'exercer les fonctions de censeur royal pour la spiritualité, la poésie, l'histoire, et la langue hébraïque. Il publia, entre autres ouvrages religieux, une *Liturgiarum Orientalium Collectio* (1715-1716).

8- *Catalogue* dit de Nicolas Clément, 1682.

9- *Supplément à la Bibliothèque Orientale*, Maestricht, Dufour & Roux, 1780. *Id.*, La Haye, S. Neaulme & S. van Daalen, 1783.

sciences et leurs arts... les vies et actions remarquables de tous ceux qui se sont rendus illustres parmi eux... des jugements critiques et des extraits de leurs ouvrages». Toute une somme donc, et Galland, dans sa préface, ne manque pas de relever que le lecteur est ainsi convié à pénétrer dans un autre monde, tout aussi riche et civilisé que l'Occident... Au XVII^e siècle, voilà qui n'est pas si banal qu'il n'y paraît, l'image de l'Orient n'émergeant que lentement de la légende noire qui s'était forgée au Moyen-Age, à l'époque des Croisades¹⁰. C'est ici qu'il nous semble utile de préciser que l'Orient de d'Herbelot, de Galland, des érudits et voyageurs du XVII^e siècle recouvre essentiellement l'ensemble du monde musulman: l'Empire Ottoman, la Perse, les Indes. Pour le public, ce sont les royaumes du Grand Turc, du Grand Sophi et du Grand Mogol. On donne volontiers du «Grand» à ces Altesses si loin régnantes... La *Bibliothèque Orientale* s'intéresse donc à cet Orient-là, et rien qu'à lui. Il faudra le supplément de l'abbé Visdelou, en 1780, pour qu'elle s'enrichisse de toute une série de notions concernant la Chine, suivant en cela le goût du XVIII^e siècle.

Henry Laurens, dans l'ouvrage cité plus haut, recensant le nombre d'articles contenus dans la *Bibliothèque Orientale*, parvient au chiffre de 8.158, pour 8.600 entrées. Relevant quant à nous les notices ayant trait à la Perse, nous en avons trouvé 1.159, que nous avons réparties selon un ordre de classement dont nous admettons volontiers qu'il n'élimine pas totalement l'arbitraire inhérent à ce genre d'entreprises:

- Culture: { Titres d'ouvrages: 396
Noms d'auteurs: 203
- Histoire: { Rois et princes: 115
Personnages célèbres: 68
- Mythologie: 70
- Géographie: 166
- Mots persans: 141

10. Sur ce sujet, voir l'ouvrage de Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, éd. de Minuit, 1988.

D'emblée, il apparaît que le choix des thèmes répond à la tradition des «humanités», et que d'Herbelot, traitant de culture grecque ou latine, ne s'y prendrait pas autrement: la priorité est donnée aux Belles-Lettres, puisque ce que nous avons rassemblé sous la rubrique «Culture» ne contient que des articles intéressant un auteur ou un livre. Par ailleurs, la rubrique «Histoire» est également importante, car elle est nourrie d'informations, non seulement sur les princes et les dynasties de la Perse, mais encore sur des hommes de guerre, ministres, religieux ou astronomes célèbres. Précisons que ce qui apparaît sous le titre «Mythologie» est en fait presque toujours présenté comme de l'histoire véritable, et que bien rarement d'Herbelot fait la différence entre un souverain «achcanien»¹¹ [Aškānien] et un souverain «pichdadien» [Pišdādiyān].

Avant d'analyser le contenu des articles que d'Herbelot consacre à la Perse, il est indispensable d'examiner les sources auxquelles il a puisé, et que nous trouvons mentionnées dans la préface de Galland. Comme nous l'avons noté plus haut, notre auteur s'était vu offrir par le grand-duc de Toscane un grand nombre de manuscrits orientaux qui devaient largement lui servir pour ses études. Plus tard, devenu bibliothécaire du roi, il avait eu accès aux collections contenues dans la bibliothèque royale—dont il précise soigneusement la cote et les références chaque fois qu'il en a l'occasion. Cette bibliothèque s'enrichissait sans cesse de nouveaux ouvrages apportés par les voyageurs auxquels Colbert passait des commandes souvent très précises¹². C'est ainsi que d'Herbelot put avoir accès à des textes d'importance majeure pour la connaissance de l'Orient. Galland les recense dans sa préface—et c'est là que nous constatons que l'essentiel de ces sources sont persanes. En religion, la principale référence est «Hussain Vaez» [Vā'iz Kāšifī Bayhaqī Sabzavārī], dont il cite

11- Nous avons maintenu la graphie de d'Herbelot. Notre translittération est donnée entre crochets.

12- Dans l'introduction à son *Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale. Ancien Fonds* (Paris, B. N., 1989), Francis Richard décrit le processus selon lequel la bibliothèque acquit des manuscrits orientaux dès le XVIIe siècle.

souvent le *Rawzat al-Šuhadā*, et le *Tafsir al-Zāhirīn*. Pour l'histoire, il se documente essentiellement dans «Mirkhond» [Mīr X^wānd]– le *Rawzat al-Šafā* faisant partie à cette époque des ouvrages de la bibliothèque du roi¹³– et dans «Khondemir» [X^wāndmīr] fils du précédent, dont il mentionne fréquemment le «Khelassat alakhbar» [*Hulāṣat al-aḥbār*]. Par ailleurs, plusieurs titres reviennent souvent sous sa plume, au fil des notices, et Galland les a soigneusement relevés. Il s'agit du «Lobbtarik» [*Lubb al - Tawārīḥ*] (texte d'époque ṣafavide rédigé par Amīr Yaḥyā b. 'Abd al- Laṭīf Ḥusaynī-ye Qazvīnī), du «Nighiarestan» [*Negārestān*] de Qāzī Ahmad al Gaffārī al-Qazvīnī (ouvrage également d'époque ṣafavide et dédié à Šāh Ṭahmāsb), du «Tarikh Khozideh» [*Tārīḥ Gozīde*] de Ḥamdullāh Mostowfī Qazvīnī. Nous n'avons pas retrouvé ce dernier titre dans le catalogue de Francis Richard–sans doute faisait-il partie de la bibliothèque personnelle de d'Herbelot–, mais par contre les deux premiers y figurent, entrés dans les collections royales à l'époque de Colbert¹⁴. En littérature, d'Herbelot fait appel au grammairien «Zamaschari» [Zamahṣarī]– auteur dont il possédait certainement le *Rabī' al-abrār*– et surtout à «Doulat shah» [Dawlatšāh b. 'Alā al-Dawla-ye Samarqandī] dont le *Tazkirat al-Šu'arā*¹⁵ lui fournit nombre de notices. Précisons toutefois que sa référence majeure en la matière est un texte arabe, la bibliographie du Turc Hājī Ḥalīfa, dont il détenait un exemplaire recopié sur celui que l'ambassadeur De Guilleragues avait offert à Colbert¹⁶. Enfin, en géographie, outre l'auteur arabe Abūl-Fidā, incontournable pour les orientalistes du XVIIe siècle, d'Herbelot cite constamment un «géographe persien» que nous n'avons pas réussi à identifier, mais que nous retrouvons sous l'entrée «Abdal-Maal», avec la notice suivante: «Auteur d'une géographie universelle écrite en persien, et intitulée: Massa hat-al ardh (sic)»...

13- F. Richard, *op. cit.*, p.88-89.

14- *Ibid.*, respectivement pp.76 et 65.

15- Galland lui-même en possédait un exemplaire, un autre se trouvait dans la bibliothèque du roi (F. Richard, *op. cit.*, p. 261).

16- *Bibliothèque Orientale*, préface, p. xv.

Il ressort de ce bref tour d'horizon que notre auteur, abondamment pourvu en ouvrages persans, dispose donc de sources de toute première main en ce qui concerne la culture persane. Si l'on ajoute à cela le fait qu'il avait à discrétion nombre de textes littéraires, on peut s'attendre à ce que les renseignements donnés sur la Perse soient de nature encyclopédique... ce qui est précisément le cas. Répondant aux goûts du public de son temps, et désireux de le faire profiter de l'abondante documentation amassée, d'Herbelot verse dans chaque article tout ce qu'il sait sur la question, mêlant doctement définitions, anecdotes, digressions et citations. Chaque notice est un véritable fourre-tout, et il semble que la seule règle que d'Herbelot ait suivie soit celle que rappelle Galland dans sa préface: offrir au lecteur nouveauté, utilité et plaisir. En somme, la règle d'or du classicisme: plaire en instruisant.

Si nous revenons à la classification que nous avons suggérée au début de ce travail, il apparaît que l'empire du Grand Sophi est avant tout la partie des Belles-Lettres: philosophie, histoire, poésie, théologie, mystique, rien n'est oublié. Il n'est que d'ouvrir l'ouvrage à l'article «ketab» [ketāb] pour être entraîné dans un déluge de titres dont plus de la moitié sont iraniens. Sans nous perdre dans une nomenclature aussi inutile que fastidieuse, nous pouvons toutefois faire ici quelques remarques. Tout d'abord, d'Herbelot se contente la plupart du temps, tant en ce qui concerne les auteurs que leurs ouvrages, de traduire la notice correspondante qu'il a trouvée dans ses sources. Le texte français est donc calqué sur le modèle persan, et se présente généralement comme très bref: pour chaque auteur, il donne la nationalité, le lieu de naissance et la date du décès, s'ils sont connus, puis les titres des œuvres. Les articles bibliographiques mentionnent, quant à eux, la langue dans laquelle est écrit l'ouvrage, son auteur, éventuellement la date de sa composition, et, au minimum, le sujet dont il traite. Parfois, la traduction du titre en français, un bref résumé du contenu ou une citation viennent étoffer la notice. Ce parti-pris de traduction—et c'est là notre seconde remarque—a l'avantage de ne négliger aucun des bons auteurs, mais présente l'inconvénient de tout niveler, puisque d'Herbelot envisage sur le même plan des écrivains très célèbres

comme Hāfez, Ferdowsi, ou Nāṣer Ḥosrow «ancien poète persan», et d'autres beaucoup moins connus à qui il consacre le même nombre de lignes. Il sacrifie d'autre part au goût de l'anecdote piquante et du bon mot pour enrichir, lorsqu'il le peut, les articles trop secs de ses références. Ainsi «Anvari» [Anvarī] «un des plus excellents poètes de Perse», outre les titres de ses œuvres, a droit à trois colonnes de détails anecdotiques sur sa vie. Dans la même veine, d'Herbelot cite des mots d'esprit de «Giāmi» [Jāmī], rapporte un trait de la vie de «Roudeki» [Rūdakī], une série de petites histoires sur «Souzeni» [Sūzanī] etc... Exemplaire à ce titre est l'article «Fadheli» [Fāzeli] que nous citerons ici en entier: «Poète persien, lequel étant fort laid de visage, donna lieu à Souzeni, duquel il contrariait les vers, de lui faire une réponse ingénieuse et piquante». Quelle fut cette réponse, voilà ce que d'Herbelot ne nous dit pas... Mais par ailleurs, il n'hésite pas à se livrer parfois à des digressions qui l'emmènent bien loin de son sujet: digressions historiques, lorsqu'il parle amplement d'Ebn Sīnā; religieuses, ce catholique de la Contre- Réforme sentant passer le vent du quiétisme dans tel ouvrage d'un docteur musulman¹⁷; philologiques, comme en témoigne l'exemple suivant: la notice «Maidani» [Abulfazl Ahmad b. Muhammad al-Nīšābūrī Maydānī], après une brève mention de l'ouvrage dont cet écrivain est l'auteur, est tout entière consacrée à une explication du mot «Maidan» [maydān], puis à une description de la place royale d'Ispahan! On ne saurait pousser plus loin le souci d'instruire le lecteur...

Ce goût de la digression, de l'anecdote-en un mot, du conte-se retrouve largement dans les notices historiques de la *Bibliothèque Orientale*. Nous l'avons vu, la rubrique «Histoire» est particulièrement riche et un examen, même superficiel, des articles permet de constater qu'ils sont, et de loin, les plus longs de tout le dictionnaire. C'est que les sources de d'Herbelot sont nombreuses, variées et prolixes. Dans une telle abondance de

17- Article «Tanbih alkhater ala dhellat al-Cari u al-Dhaker [Tanbih al-xāṭir, 'ala zellat al-qāzī wa'l-dhākir]: Ouvrage de l'Emir Alaeddin Balabal al Farsi [Emir 'Alā' al-Dīn 'Alī b. Balabān b., 'Abdallāh Fārsī (675-739/1276-1338)]. Ce docteur pourrait passer pour un quiétiste».

documents, notre auteur puise ce qu'il juge propre à plaire à son lecteur, et surtout à l'instruire. Galland ne s'y trompe pas, qui observe dans sa préface que «l'histoire n'y est ni sèche ni ennuyeuse... accompagnée d'exemples qui feront naître de l'amour et de l'admiration pour les uns, et de l'horreur pour les autres»¹⁸. Le souci historique, au sens où nous l'entendons de nos jours, est absent des préoccupations de nos orientalistes du XVIIIe siècle, en ce sens que la vie d'un roi ou d'un grand personnage est rarement présentée comme une suite chronologique d'événements insérés dans un tissu socio-politique donné. Les événements, en tant que tels, n'intéressent que dans la mesure où ils sont le signe d'une réalité autre, toute morale celle-là. L'anecdote, le récit-formes privilégiées que prend l'Histoire-poursuivent donc un but d'édification, à travers les séductions dont ils se parent. Dans un tel contexte, l'histoire orientale est présentée comme une mine d'enseignements, de leçons nouvelles qui, passées au filtre de la pensée occidentale, démontrent indubitablement la bravoure des Orientaux, leur astuce, leur sagesse, leur générosité, leur esprit. Ce n'est pas que d'Herbelot tienne à prouver une quelconque supériorité de l'Orient sur l'Occident (ou vice-versa), mais sa démarche s'inscrit dans un courant de pensée qui prend forme dans la seconde moitié du XVIIIe siècle pour s'épanouir au cours du siècle suivant: il s'agit de montrer que l'Orient, au même titre que le monde grec, est le passé de l'Occident, passé tout chargé de culture, lourd de la richesse de sa civilisation. Voltaire ne dira-t-il pas, parlant de la Perse dans *l'Essai sur les Mœurs*: «De quelque peuple policé de l'Asie que nous parlions, nous pouvons dire: Il nous a précédé, et nous l'avons surpassé».

Conçue de la sorte, l'histoire orientale s'offre donc au lecteur de notre dictionnaire comme un véritable recueil de contes moraux, dorés à l'or fin de l'exotisme et tout sonores des noms étranges qu'ils entrechoquent. D'Herbelot se livre avec un réel bonheur à une inlassable activité de conteur-citant d'ailleurs soigneusement ses sources-et tout lui est prétexte pour mêler, sous les vocables arabes ou persans, les sultans hautains, les

18-P.XV.

califes généreux, les tapis et les soieries, la vaisselle d'or, les empoisonnements tragiques et les sentences de mort, tandis que quelques vers persans bien frappés viennent généralement clore l'histoire¹⁹. Tous ces contes sont toujours très typés, la couleur locale variant selon le lieu où se déroule l'histoire et la situation des personnages évoqués. Les histoires turques ou arabes se déploient dans un univers où règnent le luxe, la cruauté et la générosité sans frein. Goût du combat, sensualité (femmes, bijoux, étoffes de luxe), mais aussi sagesse née du respect de la religion, patience sans borne contrastant avec la violence des passions qui peuvent agiter les princes et les grands, détachement surnaturel des derviches et des sages, sentences pleines de force et d'humanité prononcées par un poète de passage... A l'opposé, le monde persan se présente comme un réservoir de magie (grâce aux nombreuses légendes que d'Herbelot ne distingue généralement pas de la véritable histoire), de sérénité et d'héroïsme. Bien différent du précédent, il met en scène des rois et des héros, sages et vertueux pour la plupart, dont les qualités de bravoure ne le cèdent en rien à la majesté. Alors que l'univers turc et arabe semble déchiqueté par les bourrasques des passions humaines, l'univers persan se fige, hiératique, sur la paisible sagesse de ses écrivains et la grandiose solennité de ses souverains.

Il va sans dire que d'Herbelot n'invente rien, et que l'histoire persane qu'il fait revivre pour ses lecteurs est celle qu'il a lue dans les documents dont il dispose. Or ceux-ci étant, nous l'avons vu, surtout de source persane, il est logique de penser qu'une certaine teinte hagiographique ne peut manquer de s'en dégager. Par ailleurs, on ne peut nier que d'Herbelot, même inconsciemment, répond à la demande d'un public déjà très au fait de la chose orientale par les récits de voyage et dont il partage, à bien des égards, les manières de voir. Or, la Perse était à la mode depuis 1600, et chacun s'accordait à parer les Persans de toutes les qualités: nul doute que la *Bibliothèque Orientale* ne soit venue conforter cette opinion.

Au fil des articles historiques, nous retrouvons tous les grands

19- Les notices concernant les Barmécides sont, à cet égard, révélatrices du talent de notre auteur.

noms des souverains du passé. D'Herbelot les situe toujours dans la lignée de la dynastie à laquelle ils appartiennent, n'omettant jamais de mentionner la contrée où ils ont régné. Sans doute, il y a des inexactitudes, mais l'ensemble est d'une remarquable précision. Ainsi, sous l'entrée «Samaniah (Doaulat al Samaniah)» [dawlat al-sāmāniyya] le lecteur apprend l'origine de la dynastie samanide, la manière dont elle accéda au pouvoir, le nom des princes qui en firent partie et, enfin, il est renvoyé aux différentes sources auxquelles il peut se référer. Il en est de même pour toutes les dynasties, grandes et petites. Les contes sont plutôt réservés aux notices concernant un prince, un roi ou un quelconque grand personnage: c'est ainsi que «Timour» a droit à onze pleines pages, une véritable encyclopédie rassemblant tout ce que d'Herbelot pouvait savoir de ce personnage presque légendaire en Europe sur qui il multiplie les anecdotes: il en résulte un portrait grandiose, où la bravoure le dispute à l'esprit, le tout teinté d'un soupçon de cruauté... «Ardschir» [Ardešīr], Mahmoud le Ghaznévide, «Nouchirvan» [Anūšīrvān], «Khosrou-Parviz» ont eux aussi l'honneur de se voir consacrer chacun plusieurs pages. Détail caractéristique: il est rare que d'Herbelot mentionne des dates; tout au plus celle du décès. Cette imprécision chronologique s'inscrit parfaitement dans le cadre d'une vision morale et figée de l'histoire: nous sommes dans le passé, une fois pour toutes, et qu'importe à quel moment de ce passé, puisque sa finalité n'est que d'informer notre présent...

Tout aussi imprécise est la situation chronologique des personnages célèbres. Sous cette rubrique, nous avons rangé des astronomes²⁰, des docteurs en théologie et des religieux-vers qui va toute la sympathie de d'Herbelot²¹ - et, pêle-mêle, des médecins («Ali ben Abbas al-Magjoussi» [‘Ali b. Abbās al-

20- Il y en a cinq, et d'Herbelot ne néglige ni «Mohammed ben Moussa al Khouarezmi» [M.b. Mūsa al-X^wārazmī], «grand astronome, qui nous a laissé des tables astronomiques devenues célèbres», ni «Abou Sahal» [Abū Sahl], «l'astrologue du calife Al-Mansor» [al-Manšūr] Précisons qu'en Perse, la différence ne se faisait pas entre astronome et astrologue.

21- Précurseur de Louis Massignon, il consacre un immense article à «Hallage» [Hallāj]. Il y explique comment et pourquoi «Hallage aurait pu passer pour chrétien», suivant en cela l'opinion des orientalistes de son temps.

Mujūsi), des personnages de roman («Chirin» [Šīrīn]), des ministres («Nedham ol Molk» [Nizām al-molk]), des généraux («Marz»), et Zoroastre, et Mazdak, et Mani, et le Vieux de la Montagne, d'autres encore... Tout cela compose un monde coloré et vivant, car d'Herbelot donne libre cours à sa verve pour raconter la vie et les hauts faits de ces hommes qui, parfaits inconnus pour le lecteur français, sont soudain proposés à son admiration ou à son mépris. L'enthousiasme de notre auteur est contagieux, et l'on imagine aisément l'homme sensible du XVIIIe siècle versant une larme sur l'histoire malheureuse de «Cabu's, Shams al-moala» [Kābūs šams al-Ma'ālī], que d'Herbelot narre avec saveur sur deux colonnes... sans oublier ses sources, comme toujours.

La mythologie, nous l'avons dit, est traitée exactement comme l'histoire. Un bon exemple de ce traitement est celui de l'article «Caiumarath» [Kiyūmarθ] où nous lisons ceci: «Premier roi de Perse, que les historiens de cette région croient avoir été le premier roi du monde». Et, après une page d'histoire et d'histoires, d'Herbelot ajoute: «Ce sont (les Pichdadiens) proprement les anciens rois des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses». Il est certain que l'état des connaissances à son époque ne lui permettait pas de faire la part de la légende et de l'histoire, et que, loin de stigmatiser cette confusion due au défaut d'information, il faut plutôt reconnaître la valeur d'une tentative, qui restera longtemps unique, pour révéler au public une mythologie autre que celle des Grecs et des Romains. Cette mythologie est par ailleurs expliquée de façon cohérente et, d'un article à l'autre, le *Šāhnāme* y est présent dans son entier—quoiqu'il soit bien rare que d'Herbelot s'y réfère expressément. Il va de soi que, outre les détails biographiques et l'explication des surnoms des héros, notre auteur régale son lecteur de toute une série d'anecdotes choisies parmi les plus extraordinaires. Ainsi, il explique l'origine du surnom «Mari» [Mārī] donné à Zohāk: «Il avait aux épaules deux ulcères que l'on croyait être des serpents, parce qu'il fallait leur appliquer tous les jours de la chair humaine, qu'ils consumaient». Rostam et son cheval Rakhsh, Sām-e Narīmān, Afrāsīyāb sont bien sûr longuement évoqués, composant avec les autres héros de l'épopée ferdowsienne la toile

de fond tissée d'héroïsme, de merveilleux et de sagesse, sur laquelle s'enlève l'histoire véritable de la Perse.

Beaucoup moins nourris d'anecdotes sont les articles de géographie. Relativement nombreux, souvent assez brefs, ils s'efforcent de tracer pour le lecteur une carte de Perse qui soit la plus précise possible. D'Herbelot, en sus des sources que nous avons déjà mentionnées, n'ignore pas les récits de voyage qui fleurissent à son époque et, lorsque la description d'une ville célèbre telle qu' Ispahan lui paraît trop fastidieuse, il n'hésite pas à renvoyer directement son lecteur à Pietro Della Valle, Herbert, Oléarius ou Thévenot. Gracieuseté faite à ces voyageurs, sans doute, mais aussi habile exclusion du champ de la rigueur scientifique dans lequel d'Herbelot tient à se mouvoir. C'est qu'il se veut précis, quasi mathématique, et pour s'en convaincre il n'est que de lire les indications de latitude et de longitude qui accompagnent chaque toponyme, les rectifications qu'il apporte à une éventuelle localisation erronée, les concordances qu'il établit—en homme nourri de culture classique—avec la géographie des Grecs. S'il subsiste un doute, il a l'honnêteté de prévenir le lecteur, comme c'est le cas pour la ville de Suse qu'il confond avec Šūstar et qu'il note sous toute une série de toponymes différents (Schousch, Sous, Schiscder, Schouschter, Touster, Toster), avant de préciser, sous l'entrée «Touster»: «Apparemment, il semble que ce soit Suse». Méritoire restriction...

La Perse que décrit ainsi d'Herbelot est essentiellement citadine: sur les 166 entrées que nous avons relevées dans cette rubrique «Géographie», 115 sont consacrées à des villes, le reste concernant des provinces, des cours d'eau (rares, et pour cause), des places fortes et, bien sûr, l'Alborz et le Damavend. Cette supériorité numérique des villes est due non seulement au type même des sources qu'a utilisées d'Herbelot, mais surtout au fait qu'il s'arrête sur les lieux où il y a quelque chose à dire: le souci omniprésent de plaire en instruisant préside donc au choix des notices, et l'on sent que c'est à regret que notre auteur se contente de la simple localisation d'une ville. En fait, tout lui est bon pour enrichir un article, pour faire vivre une ville ou une bourgade devant son lecteur. Des notes historiques lui viennent

naturellement sous la plume: «Cabacalische [Kabākalīše], village du Dilem, célèbre car la dynastie Buyide y a pris naissance». Il va sans dire que de grandes cités comme Ispāhan, Shiraz, Kerman, Samarcande («Ville des plus illustres et des plus renommées de toute l'Asie»), Boukhara, sont gratifiées de toute une prose historique, couvrant parfois une colonne entière du dictionnaire. Des détails philologiques viennent parfois s'ajouter, d'Herbelot donnant l'origine du nom de la ville ou de la région, soit que ses sources la mentionnent (c'est le cas pour «Thabaristan») soit qu'il l'infère de ses propres connaissances: ainsi, il suppose que le nom de «Badghis» [Bādġīs], dans la région de Hérat, est dérivé du «badghir» [bādġīr], dont il explique par ailleurs le fonctionnement. Enfin, s'il en a l'occasion, il ne manque pas d'évoquer les productions locales (soie de Qom, de Kashan ou de Yazd, perles des îles du golfe Persique, riz du Tabarestān) ou les écrivains célèbres natifs de la région: ainsi la ville d'Esfarain, dans le Khorassan, lui paraît «fameuse par le grand nombre d'écrivains qu'elle a fournis». Et de citer cinq «Esfaraini», avec les titres de leurs œuvres. Il parvient ainsi, par petites touches, au résultat de déployer pour son lecteur une géographie toute humaine, où la Perse apparaît vivante, semée de villes anciennes et peuplées où se poursuivent de multiples activités, tout compte fait point si différentes de celles des Européens.

La dernière rubrique qu'il nous reste à aborder est celle du vocabulaire: en 161 entrées, d'Herbelot ébauche un dictionnaire persan-français où entrent quantité de notions qui n'ont pas trouvé leur place ailleurs. Le principe de la notice à caractère encyclopédique demeure le même, et les sujets abordés sont multiples. A côté de nombreux termes de botanique et de zoologie, on trouve des mots qui figurent dans la composition des noms de lieux («Ab», [āb] «Berd» [bard] «Bander» [bandar] «Bar» [bār]) ou de livres («Nameh», «Ketab»), des vocables appartenant au domaine de la religion zoroastrienne («Yezd» [izad], «Ghebr» [gabr], «Magiusiah» [majūsīya]), des notions de civilisation («Abriz» [ābrīz], «Nevrouz» [no^wrūz], «Zemin Bous» [zamīn būs]) et de mythologie («Peri» [parī], «Div» [dīv], «simorg» [simorġ]). Mélange hétéroclite, foisonnant des considérations adventices que d'Herbelot introduit dans les notices.

Un bon exemple que nous reproduisons dans son entier est celui de l'article «Laleh»: [lâle] «Ce mot dont les Persans et les Turcs se servent pour signifier une tulipe est chez eux le symbole d'un amant passionné, à cause que cette fleur a ordinairement les feuilles rouges, et qu'elle est marquée au fond d'une noirceur qui a quelque ressemblance avec la marque que laisse l'application ou l'impression d'un bouton de feu. 'Ainsi, disent-ils, l'amant a le feu sur le visage, et la blessure dans le cœur'».

«*Laleh Dashti* et *Laleh Gouhi*: Tulipe de campagne ou de montagne, c'est à dire sauvage et non cultivée. Les Persans appellent ainsi les anémones, que les Arabes nomment Schacaik al-Noôman, à cause que ce fut Noôman, roi d'Arabie, qui les transporta le premier de la campagne dans ses jardins».

Tout y est: le sens du mot, le trait de mœurs à couleur littéraire, la brève note historique... et le lecteur qui n'a pas eu le temps de s'ennuyer au fil un peu décousu de cet articulet a sans doute appris plus qu'il ne pensait.

Au terme de cette rapide étude, une conclusion s'impose: telle qu'elle se dessine dans la *Bibliothèque Orientale*, l'image de la Perse est toute positive, nourrie de la sympathie de d'Herbelot pour un pays de vieille culture, mais aussi informée par les multiples sources persanes auxquelles il se réfère. Cette image se distingue toutefois nettement de celle que pouvaient proposer les récits de voyage à la même époque, bien que s'inscrivant dans un même processus de reconnaissance de l'autre. S'adressant à un public d'amateurs et de curieux cultivés, il leur présente un Orient où les trois grands empires sont fortement définis par la spécificité de leurs traditions culturelles. Dans ce cadre, les Persans apparaissent comme maîtres d'un passé qui vaut bien celui des Grecs et des Romains, riches d'une littérature ne le cédant en rien à la nôtre et, quoique adeptes d'une religion autre, capables d'une piété et d'une sagesse qui en remontreraient à bien des Français.